

# LES MODES PARISIENNES.

## Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — ANNE BOLEYN, tableau dramatique, par M. EMPIS, de l'Académie française (2<sup>e</sup> partie). — LAURETTE, ou LE CACHET ROUGE, par M. ALFRED DE VIGNY (1<sup>re</sup> partie). — CHRONIQUE THÉÂTRALE.

## MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

C'est une charmante chose qu'un grand dîner à la campagne par une belle journée; les jeunes femmes avec leurs jolis enfants, les mères plus âgées avec leurs jeunes filles arrivent de bonne heure; les maris, les frères et les pères viennent plus tard, seulement à l'heure du dîner, quand les affaires sont terminées. Au bruit des voitures qui les amènent, il se fait un grand mouvement dans les salons qui s'ouvrent sur les parterres, dans les allées du parc ou du jardin; toutes les jeunes femmes, toutes les jeunes filles, tous les beaux enfants disséminés çà et là accourent et se pressent : on dirait une avalanche de fleurs. On salue les nouveaux arrivés, on les presse de questions, on leur demande des nouvelles; chaque femme s'empare du bras d'un cavalier. Les laquais viennent avertir que le dîner est servi. Il fait si bon dans les jardins, les causeries ont tant d'attrait, qu'on voudrait y demeurer encore; la maîtresse de la maison, qui a décrété chez elle la liberté, dit avec un charmant sourire : « Comme vous voudrez.... » Mais les vieux pères et les jeunes enfants protestent et osent avouer qu'ils ont faim; les laquais font entendre un second : « Madame est servie ! » Plus de résistance : chacun s'approche de la salle à manger, toute ceinte de verdure; on prend place autour de l'immense table splendide, éblouissante de sa nappe damassée, de l'éclat des cristaux, de l'argenterie et des fleurs; les enfants deviennent silencieux et charmants, tout fiers d'être assis en rang auprès des grands parents; les jeunes filles se débarrassent des chapeaux qui cachaient leur belle chevelure; les jeunes femmes rejettent leurs mantelets et laissent voir leurs blanches

épaules; les jeunes gens montrent leur esprit, les hommes âgés donnent sursis au leur jusqu'au dessert, et pour le moment ne montrent que leur appétit; ceux qui souffrent ou qui sont tristes observent les autres, et c'est un peu ce que nous faisons l'autre jour au grand dîner donné par la comtesse de B....., dans sa villa d'Auteuil. Tout en rêvant, nous observions pour vous, mesdames, les fraîches toilettes qui formaient un cercle magique autour de l'immense table ronde. La maîtresse de la maison était en blanc : la jupe de sa jupe de mousseline brodée était formée par deux tuniques d'égale longueur, c'est-à-dire traînantes toutes les deux jusqu'au sol : une de ces deux tuniques formait pour ainsi dire la jupe de dessous, et avait le lé de devant tout parsemé de fines broderies; la seconde flottait ouverte, et laissait à découvert le lé brodé de la première; au bord des lés ouverts de cette seconde tunique était posé un bouillon à double tête garni de chaque côté d'une petite valenciennes, et dans ce bouillon était passé un ruban taffetas vert d'Isly; le corsage, décolleté en dessous, était plat, en mousseline, ouvert par-devant, et garni, autour du cou, aux manches et aux basquines, des mêmes bouillons. — Sur les beaux cheveux blonds vénitiens de la jeune femme était posé un étroit bonnet vert pâle tout en nattes de plumes et en petites blondes noires; les barbes, en nattes de plumes, flottaient sur le cou et en faisaient ressortir la transparence.

Deux autres robes blanches toutes pareilles étaient charmantes; ces robes portées par deux sœurs étaient en mousseline anglaise rayée; la jupe avait sept plis, et au bas de chaque pli était posée une petite valenciennes d'un demi-centimètre de haut. Le corsage, décolleté, était recouvert d'une sorte de fichu à la paysanne formant une double pointe derrière et devant, et ayant autour de la taille une basquine froncée. Ce fichu était orné d'une ruche tuyautée formant bretelle, à double tête de valenciennes; la même ruche se répétait au bord de la basquine. Avant de se mettre à table, les deux sœurs portaient avec cette robe un chapeau de paille d'Italie dont la passe avait été coupée, puis réunie par une sorte de treillis formé de blonde blanche, de ruban rose pâle et de ruban bleu de ciel; c'était là tout l'ornement du dessus. Au-dessous se pressaient de petites roses pompons et des touffes de *ne m'oubliez pas* reliées ensemble par de petits nœuds



rose et bleu. Le mélange de ces deux nuances est toujours fort bien porté. Un joli mantelet de mousseline blanche, à trois volants festonnés, tout pomponné de nœuds partie en ruban bleu de ciel et partie en rose, complétait cette fraîche toilette.

Une autre robe, portée par une jeune Espagnole, nous a paru charmante, quoique un peu étrange; elle était en popeline d'Irlande, à larges raies roses et noires; le corsage plat, très-ouvert par-devant, à manches mi-courtes, à basquines chinoises, était garni partout d'un double rang de fine guipure noire. Sur la tête la brune Espagnole avait posé la mantille nationale, relevée vers l'oreille gauche par une belle rose mousseuse naturelle.

Il y avait encore là des robes à dispositions en barège ou en organdi délicieuses. Une en organdi rose, avec un semis d'étoiles couleur d'or, nous a paru d'un goût parfait; la jupe avait cinq volants festonnés à points de rose en soie couleur d'or, des volants pareils en plus petit couraient en bretelles sur le corsage, autour des basquines et aux manches. Un châle merveilleux de crêpe de Chine rose pâle flottait sur cette robe; celle qui la portait avait déposé, pour laisser voir ses magnifiques cheveux noirs, un de ces chapeaux exquis à applications, dont les demoiselles Romain sont les inventrices! Le fond de ce chapeau était en crêpe blanc; sur la calotte était fixée une rosace en application de velours bleu Louise entourée de petites blondes noires; la passe se composait de bandes de crêpe à applications de velours bleu et d'autres bandes unies, et chaque bande était reliée par trois rangs de petites blondes noires. Le dessous de tête était en blonde blanche et en fleurs bleues. Les demoiselles Romain excellent dans ces chapeaux composés qu'elles exécutent avec une netteté vraiment artistique.

Nous décrivons une dernière robe portée par une dame âgée, qui était du meilleur genre. Cette robe était en taffetas marron; la jupe avait cinq volants, au bord de chaque volant était brodée une double grecque en mince chenille noire; les mêmes ornements se répétaient sur le corsage. Un beau châle de cachemire bleu indien, avec des dessins noirs et jaunes, accompagnait cette robe, et un chapeau tout blanc, en blonde et en nattes de plumes, complétait la toilette.

Quelques enfants avaient des blouses en poil de chèvre chevronnées de velours d'une coupe nouvelle, déchiquetées au bas et relevées de côté. Une petite fille tout en grenadine bleue ressemblait à un bluet; dans sa blonde tête frisée sautillaient des nœuds bleus, et ses petits pieds étaient chaussés de brodequins en peau vernie bleue. Les hommes étaient, comme toujours, en habits très-uniformes noirs, bronze ou bleu sombre. Il n'y avait de variété que dans les gilets, les cravates et les pantalons. Dans une réunion élégante les toilettes des hommes s'effacent et semblent faire ombre à celle des femmes. Après les jolies femmes si bien parées, ce qui ravissait les regards dans cette salle à manger, c'étaient, montant jusqu'au soubassement, tout un cordon

de sveltes jardinières en fer creux à treillis dorés ou argentés, ceintes de fleurs roses ou bleues et de feuillages verts. Ces jardinières sortaient des magasins de Prévost, et toutes les fleurs qu'elles contenaient y avaient été disposées par lui avec ces harmonies de couleurs et ces enlacements de tiges qui révèlent un artiste; dans les corbeilles à réseaux argentés s'élevaient des gerbes de blanches tubéreuses; dans les dorées, les belles roses paille à reflet d'ambre; dans celles en branches de corail, les géraniums et les hortensias. La grande lampe suspendue au-dessus de la table était aussi en fer creux, les lumières s'y mêlaient aux plantes grimpantes qui en retombaient en festons. Les beaux enfants et les femmes se mariaient à ces fleurs et rivalisaient de fraîcheur avec elles.

Si quelques-unes des élégantes qui étaient là avaient laissé apercevoir le moindre petit fragment de leur corset, on aurait bien vite deviné une de ces souples et exquises cuirasses en moire ou en taffetas dont madame Sophie Dumoulin a seule le secret. Les corsets sans goussets ont désormais une vogue européenne. Huit médailles de bronze et d'argent, obtenues dans les grandes expositions de l'industrie, ont rendu madame Dumoulin célèbre dans la fashion; non-seulement en France, mais à l'étranger, ces corsets si souples, si élastiques ont été adoptés. Madame Dumoulin a la clientèle de la cour de Prusse, où elle vient d'expédier les corsets les plus riches qu'on puisse imaginer: corsets de bal et corsets d'amazone; ces derniers soutenant les reins tout en laissant la liberté aux mouvements. Madame Sophie Dumoulin a et garde le secret de sa coupe; elle seule dirige sa maison; elle seule taille et dispose les innombrables corsets qu'elle expédie partout.

Mais avant de revêtir un de ces corsets de merveilleuse il faut songer aux bains, aux ablutions, et s'imprégner les bras et les épaules de l'oline émulsive de Guerlain; il faut lisser ses cheveux avec la crème de Cydonia, polir ses ongles avec la poudre orientale, blanchir ses dents et parfumer ses lèvres avec l'élixir de Ruspini, asperger son linge de poudre à la maréchale ou d'extrait de mousseline; si on a les joues lisses et pâles, il faut en ranimer l'éclat par une imperceptible vapeur du rose Plessy, qui n'a pas de rival. C'est aussi chez Guerlain qu'il faut se pourvoir d'un flacon de sel anglais, indispensable par cette température orageuse.

CLÉOPHÉE.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de mode sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

#### Détails du Dessin.

*Toilette de jeune fille.* — Jupe d'organdi bleu avec un semis d'étoiles bleues; les trois volants de cette



jupe ont un ourlet plat de deux centimètres de haut. Corsage plat, à basquines, en piqué blanc très-fin garni aux manches et autour du cou d'un double rang de valenciennes de deux centimètres de haut. Sur le devant sont posés cinq nœuds de ruban taffetas blanc et bleu de ciel. Deux nœuds pareils joignent sous les bras les fentes de la basquine; le même ruban forme les deux nœuds des manches et le grand nœud flottant qui pend sur la jupe. — Bracelets de corail. — Coiffure à bandeaux ondes et à torsade par derrière.

*Seconde toilette.* — Robe en taffetas noir; la jupe a quatre volants: chaque volant est orné d'un effilé en soie verte et d'un ruban de taffetas vert posé plat. Mêmes ornements au corsage et aux manches. Le corsage est plat et à basques carrées. — Fichu à la Vierge et manches de dessous en point de Bruxelles. — Chapeau en bandes de paille de riz et en bandes de taffetas noirs. Les bandes de taffetas sont bordées de velours noir et ornées de petites blondes noires, touffes de roses noirs sur la passe; le tour de tête est formé par des boutons des mêmes roses mélangés à de la blonde blanche.

Jardinière en fer creux remplie de fleurs naturelles de chez Prévost.

## ANNE BOLEYN,

TABLEAU DRAMATIQUE.

(SUITE.)

ANNE ASKEW. — Quelle fermeté!

KINGSTON. — Ma foi, milords, la reine rit de bon cœur!

WRIOTHESLEY. — Et nous aussi, maître Kingston!

ANNE BOLEYN. — Chère Catherine; nous aurons grand soin de relever nos cheveux et de les préserver, car, en conscience, milords, ils sont innocents du crime de trahison et de lèse-majesté!... Ah! ah! ah!... cher monsieur Kingston, je me flatte que nous aurons du monde? j'y tiens! notre amour-propre y est intéressé!... Oh! qu'on sache bien dans toute la ville l'heure précise!... et que les étrangers soient admis dans la forteresse!... Je soupçonne que plusieurs gentilshommes espagnols et italiens, en ce moment à Londres, et de la connaissance du cardinal Campeggio et du seigneur Capucius, seront fort aises de nous faire un petit doigt de cour!... Surtout, maître Kingston, que sir Nicolas Brands ne soit pas oublié! A lui la première place!... J'aurai quelques mots à lui dire!... (*A part.*) Oh! je veux parler au peuple!... (*Haut.*) Brave

et excellent homme!... On lui avait promis des spectacles!... Mais aujourd'hui n'est-ce pas bien des plaisirs en un jour?... (*Avec grâce.*) Au revoir, milords, à bientôt! (*A Wriothesley.*) Monsieur le lord chambellan, je suis mal instruite du cérémonial en usage dans une pareille solennité, je crains que vous n'ayez à remplir un devoir bien triste, n'est-il pas vrai, monsieur?

WRIOTHESLEY. — Que dites-vous, madame, un devoir?... C'est un droit de ma charge!... C'est à ce titre que je l'ai réclamé!

ANNE BOLEYN. — Ce n'est certes pas moi, milord, qui vous le disputerai!

WRIOTHESLEY. — Je l'espère bien!

ANNE BOLEYN. — C'est une belle prérogative dont Votre Seigneurie jouira sans doute encore plus d'une fois... (*Au duc de Suffolk.*) Monsieur le grand connétable, que votre cerveau ne se mette point en travail pour imaginer quelque nouvel habit de circonstance... A quoi vous serviraient maintenant toutes ces délicatesses? Je ne puis plus rien pour vous. Montrez-vous hardiment dans tout l'éclat de votre beauté, avec vos accoutrements les plus somptueux!... Daignerez-vous m'en croire?... En fait de toilette, monsieur, une femme peut être de bon conseil... Parez-vous de votre longue robe traînante de velours cramoisi, fourrée d'hermine, à manches pendantes... Elle vous sied à ravir!... Je vous aime plus que je ne puis dire avec votre belle fraise godronnée, à grands tuyaux d'orgue, et brodée à l'espagnole!... Un collier de perles, des bracelets d'émeraudes, un soupçon de rouge, deux ou trois mouches, et vous serez adorable!... Dès qu'elles vous apercevront à la droite de la litière de Jeanne Seymour, une grande verge blanche à la main, les plus jolies filles de Londres raffoleront de vous!... N'ayez pas peur!... madame de Suffolk tient de monsieur son frère: elle est jalouse, et elle a lieu de l'être!... Mais elle ne saura rien; je vous jure que cette fois je serai discrète!... (*Les congédiant de la main.*) Allez donc, allez, messieurs. Dites bien au roi qu'il n'attendra pas: nous serons exacts. Qu'il n'ait pas la crainte de heurter du pied contre mon cadavre!... Lorsqu'il fera son entrée, je serai là, enfouie profondément dans cette fosse qu'il a creusée pour moi! (*Le duc de Suffolk et lord Wriothesley se retirent.*)

### Scène X.

LES MÊMES *excepté* SUFFOLK et WRIOTHESLEY.

ANNE ASKEW. — Lady Marguerite?... Que faites-vous donc ici?...

LA VICOMTESSE DE ROCHEFORD. — C'est la question que j'allais vous adresser, miss Anne Askew...

ANNE ASKEW. — Si je suis venue, milady, c'est dans l'espoir d'offrir quelques faibles consolations à la reine. Convaincue de son innocence...

LA VICOMTESSE DE ROCHEFORD. — Vous, mademoiselle?...



ANNE ASKEW. — Je rougirais d'avoir pu la mettre en doute un instant!... L'accusation seule est un crime qui me fait horreur!... Mais vous, lady Marguerite, quel devoir ou quel intérêt vous amène?... Êtes-vous en effet chargée d'un message royal?... Quel est-il?... Parlez!... Apportez-vous des paroles de paix? ou venez-vous chercher un détestable plaisir?... Avez-vous soif du sang de votre mari, du sang de votre sœur?... Et par un privilège dont, à coup sûr, vous êtes bien digne, devez-vous à la faveur du prince l'honneur singulier d'être conviée au meurtre de sa femme?

LA VICOMTESSE DE ROCHEFORD. — Miss Askew!

ANNE ASKEW. — Non!... ce n'est pas cette fête qui vous attire! Dame du lit de deux reines, vous allez donc, en cette qualité, dénouer encore la ceinture de Jeanne Seymour, et lui verser ce soir le vin du coucher?... Ce n'est pas cela!... Ah! m'y voilà!... Au moment d'épouser sa troisième femme, dévoré déjà d'un autre amour, le roi vous aura désigné celle qui la doit remplacer?... Tout est-il prévu?... Comment se défera-t-on de celle-ci?... Quel sera son crime?... l'adultère?... l'inceste?... car Jeanne aussi a un frère qu'elle aime et dont elle est aimée!... Quel châtimement lui ménagez-vous?... le divorce ou la mort?... Infâme!... Quoi! ta main s'étend déjà sur Catherine Howard!... Quoi! ton ambition insatiable te pousse jusqu'au pied d'un échafaud pour y séduire cette jeune fille et t'en faire un instrument nouveau?... Eh bien, parle, explique-toi!... Que veux-tu de cette enfant?... Dis, que lui veux-tu?... Est-ce son tour d'être reine?... Viens-tu pour saisir ta proie?... Ah! c'est trop tôt!... Marguerite, un peu de patience, un peu de pitié!... Vois, elle n'a pas l'âge!... laisse-la grandir!...

LA VICOMTESSE DE ROCHEFORD. — Dût l'ordre que j'apporte justifier aux yeux de miss Anne Askew ses plus violentes invectives, je remplirai la volonté du roi. Miss Catherine Howard, vous êtes attendue au palais de White-Hall.

CATHERINE HOWARD. — Moi, madame?

LA VICOMTESSE DE ROCHEFORD. — Le roi, mademoiselle, vous a désignée pour remplir aujourd'hui même auprès de lady Jeanne Seymour les fonctions de première fille d'honneur.

CATHERINE HOWARD. — Ah! jamais! jamais!...

ANNE BOLEYN. — Eh! mon enfant, ne le vois-tu pas?... rien ici ne doit être changé... que la reine!...

LA VICOMTESSE DE ROCHEFORD. — Oui, madame... Et ce jour peut encore devenir pour les plus criminels un jour de clémence et de pardon.

CATHERINE HOWARD. — Comment?

ANNE ASKEW. — Que dis-tu?

LA VICOMTESSE DE ROCHEFORD avec une douceur hypocrite. — Lady Anne, ma sœur, nos prières, nos supplications n'ont pas été vaines : votre sort dépend encore de vous.

ANNE BOLEYN. — De moi?

ANNE ASKEW. — Achève! achève! peut-être me sera-t-il possible de ne pas te maudire!

LA VICOMTESSE DE ROCHEFORD à la reine. — Lady Anne, votre oncle, le duc de Norfolk, va vous faire connaître la sentence de vos juges et la générosité du roi.

## Scène XI.

LES PRÉCÉDENTS, NORFOLK, PIERCY, LE MARQUIS D'EXETER, LES COMTES D'ARUNDEL, D'OXFORD, DE WESTMORELAND, DE DERBY, DE WORCESTER, DE RUTLAND, DE SUSSEX, DE HUNTINGTON, LE LORD SANDS, SPELMAN.

CATHERINE HOWARD. — Lord Piercy!

ANNE BOLEYN. — Lui! ici!

ANNE ASKEW à part. — Pourquoi lui?

ANNE BOLEYN très-froidement. — Qu'avez-vous à m'annoncer, milord, que je ne sache déjà?... n'étais-je pas d'avance condamnée?... MM. de Suffolk et Wriothesley m'auraient-ils laissé ignorer quelque chose?... Cet échafaud ne m'a-t-il pas tout dit? Mais lady Marguerite a prononcé le mot de clémence... Le roi se serait-il ému de nos prières? aurait-il épargné mon malheureux frère, d'innocents serviteurs?... Vous vous taisez, monsieur le duc?

NORFOLK. — Lady Anne, la sentence que nous venons vous signifier ne concerne que vous.

ANNE BOLEYN avec fermeté. — Eh bien, parlez, monsieur le duc, de quelle façon mon seigneur et maître le roi a-t-il décidé de mon sort?

NORFOLK. — Madame, les pairs du royaume vous ont condamnée à être brûlée.

CATHERINE HOWARD pousse un cri. — Ah! Dieu! brûlée? brûlée vive?

(La reine ne montre aucun trouble.)

NORFOLK. — Ou écartelée, selon le bon plaisir du roi.

KINGSTON à part. — Les monstres!...

ANNE BOLEYN avec un sourire ironique. — Quelle alternative! quels juges!

CATHERINE HOWARD. — Quels réformateurs!...

ANNE ASKEW. — Quel pardon! quelle clémence!...

CATHERINE HOWARD. — Cruels!... barbares!...

ANNE BOLEYN lève les mains et les yeux au ciel, et s'écrie : — O mon Créateur, vous savez si j'ai mérité mon sort!... (Dans le plus grand calme.) Ainsi cet échafaud même n'était qu'un leurre, un mensonge? Cette hache n'était placée là, sous mes yeux, qu'afin de me donner un espoir qui devait être trompé? Le supplice serait trop doux? un supplice unique n'eût pas contenté la rage de mon bourreau : il fallait qu'entre les façons de tuer sa femme on lui offrît à choisir!... qu'il pût calculer froidement, à loisir, la violence ou la durée du martyre!... il fallait qu'il eût la satisfaction de mesurer les souffrances, de me dispenser à sa guise les angoisses et les douleurs!... L'accusateur



infligera la peine!... sa fantaisie décidera en souveraine!... Eh bien, voyons, dites, messeigneurs, quel est le bon plaisir du roi?

NORFOLK. — Toujours le même esprit de haine et de malice! Fil! fil! fil!... Lady Anne, vous allez rougir de votre injustice, de votre ingratitude!... Le roi s'est refusé à signer la sentence.

CATHERINE HOWARD. — Ciel!... ô ciel!...

NORFOLK. — Loin de là, madame, notre excellent et gracieux maître s'est lui-même ingénié pour arriver au moyen de vous dérober à la mort, sans pourtant enfreindre les lois. Sa mémoire l'a servi merveilleusement : et la vôtre, j'en suis certain, madame, va bientôt venir en aide à sa clémence.

ANNE ASKEW à part. — Quelque piège nouveau?

NORFOLK. — Lady Anne, vous souvient-il que ce fut au palais d'York, pendant une fête donnée au roi par le cardinal Wolsey, à l'occasion d'un mariage projeté entre madame la princesse Marie et le duc d'Orléans, que Sa Majesté vous fit l'aveu de son amour et de ses desseins sur vous?

ANNE BOLEYN. — Comment aurais-je pu l'oublier, monsieur le duc?

NORFOLK. — Vous devez alors vous rappeler quelle fut votre réponse? N'est-il pas vrai, milady, qu'en présence de la reine Catherine d'Aragon et de toute la cour, vous avez hautement déclaré que vous étiez liée par un contrat avec milord Piercy, ici présent?

CATHERINE HOWARD. — Oui! oui!... ah! je l'atteste! j'y étais! Jeanne Seymour y était aussi!

NORFOLK. — Monsieur Spelman, écrivez!... aux dépositions de lady Seymour, de lady Marie, de madame la vicomtesse de Rocheford, de miss Catherine Parr, ajoutez celle de miss Howard. Miss Anne Askew, ce même soir, n'accompagniez-vous pas la reine Catherine d'Aragon?... J'invoque votre témoignage, mademoiselle.

ANNE ASKEW froidement. — Je n'ai rien à répondre, milord.

NORFOLK. — Quoi donc? mademoiselle, c'est ici comme grand sénéchal, c'est au nom de la loi que je vous interroge... Avez-vous réfléchi au danger d'un refus ou d'une réponse contraire à la vérité?

ANNE ASKEW. — Je n'ai qu'une crainte, milord, c'est d'avoir pénétré votre dessein.

ANNE BOLEYN. — Monsieur le duc, on fait erreur. Il est vrai que, pour me soustraire à l'honneur qui m'était offert, j'alléguai une inclination qu'alors j'avais lieu de croire mutuelle, ... un engagement de cœur, ... peut-être un projet de mariage; ... mais un contrat, un acte quelconque, jamais, monsieur. D'ailleurs, une convention plus expresse eût-elle réellement existé, quelle conséquence, aujourd'hui, en pourrait-on tirer en ma faveur?

NORFOLK. — Cette conséquence, lady Anne, qu'il y aurait eu un empêchement légitime à votre mariage avec le roi.

ANNE BOLEYN la rougeur au front. — Qu'entends-je?

NORFOLK. — Que n'ayant pu devenir sa femme, ... ne l'ayant jamais été, ... lady Boleyn ne pouvait être jugée que comme marquise de Pembroke.

ANNE BOLEYN indignée. — Qu'entends-je, ... ô ciel!...

NORFOLK. — Et la marquise de Pembroke ne saurait être coupable d'adultère, ni de lèse-majesté.

(Anne Boleyn regarde le ciel sans pouvoir parler.)

CATHERINE HOWARD. — Anne, fais ce qu'on te demande! conviens, conviens de tout!

ANNE BOLEYN. — Moi?

CATHERINE HOWARD. — Avoue! avoue! Anne, ma sœur, sauve tes jours!

ANNE ASKEW. — Et sa gloire, mademoiselle?

CATHERINE HOWARD. — Et qu'importe maintenant? C'est de vivre qu'il s'agit, ne fût-ce que pour prouver son innocence! Le temps est tout, et l'avenir est pour elle!... Quoi donc? miss Anne Askew désire-t-elle que la reine meure?

ANNE ASKEW. — Ah!... Ah! mademoiselle!...

ANNE BOLEYN. — J'entends, messeigneurs!... La vengeance du roi n'est pas encore satisfaite!... Ce n'est pas une reine qu'il veut traîner à l'échafaud!... Quoi! votre excellent et gracieux maître songe à revenir sur ses pas?... Il aurait la prétention d'effacer, d'anéantir le passé?... Ah! s'il faut l'en croire; je ne pouvais pas être sa femme?... Je n'ai pas été sa femme?... Je ne suis pas sa femme?... Eh! qu'ai-je donc été?... Et que suis-je donc?... Ce que sans doute il désirait de toutes les forces de son âme?... ce que vous avez tous souhaité?... mais ce que moi, moi seule, je n'ai pas voulu!... Sa maîtresse, n'est-ce pas?... sa concubine?... Et mon enfant, ma fille, que serait-elle?... une bâtarde?... Oh! n'espérez pas cela!... Je suis votre reine!... Partie d'ici pour être couronnée et sacrée dans Westminster, ... j'ai reçu de Dieu ma dignité de reine!... je ne la rendrai qu'à Dieu seul, avec mon âme!... et en dépit de votre maître et de vous, je mourrai sa femme et votre reine!... Messieurs, la mort!... la mort à l'instant!... je la demande! je la veux! je l'exige!... Votre jugement m'appartient! il est sans appel!... Brûlée ou écartelée!... le bûcher! le feu! les chevaux! tous les supplices, toutes les tortures, plutôt que de me dégrader, plutôt que de me mettre moi-même au front ce sceau d'opprobre et d'éternelle infamie!... (A lord Piercy sans amertume.) Milord, je vous dois le trône, ... et la mort sans doute... Ne soyez pas généreux à demi: ne m'ôtez pas ce que vous m'avez donné. Je ne sais dans quel esprit vous vous présentez devant moi, ni ce que déjà vous avez pu déclarer... Que, si par hasard, au souvenir d'une femme qu'un jour peut-être vous avez aimée, ... un semblant de remords ou de vaine pitié était venu vous surprendre, ... ah! par grâce, je vous en conjure, ... n'essayez plus ici, au prix d'un mensonge, de me ravir le seul bien que j'envie!... Quel que soit le but, un noble cœur ne ment pas!... Dites toute la vérité, monsieur, et laissez-moi mourir!



PIERCY. — Madame, du jour qu'on vient de rappeler, et où je fus par force entraîné loin de vous, je m'imposai la loi de ne jamais m'offrir à vos regards. Si, hier, pour la première fois, je me suis trouvé en votre présence, c'était par ordre du roi; si, aujourd'hui, vous me voyez encore, c'est qu'en entrant ici, madame, j'ignorais que j'étais amené devant vous. Mais que Votre Majesté se rassure!... non, grâce à Dieu, non, il ne m'est échappé aucune parole qui puisse contrarier ce que votre grande âme attend de moi. Cependant, madame, puisque j'ai à me défendre de plus d'un reproche que je n'ai pas mérité, après un si long et si cruel silence, je saisirai la seule occasion qui m'ait été donnée de justifier à vos yeux ma conduite. Et pourquoi tairais-je ce que tout le monde sait?... Oui, madame, je vous aimais, et, j'ose le dire, comme jamais femme ne fut aimée. J'élevai mes vœux jusqu'à vous. La sincérité, l'excès de mon amour, ou plutôt votre indulgence, une généreuse pitié, couvrirent mon peu de mérite. J'obtins votre aveu, et, en présence de vos jeunes compagnes, je fis le serment d'être à vous. Tout à coup, le roi, trop épris pour mon malheur des vertus et des charmes qui m'avaient ébloui, se place entre nous, et vous offre sa main et le trône. Je vous le demande, madame, ce que je venais de vous offrir pouvait-il seulement être mis dans la balance?... Devais-je me prévaloir d'un consentement donné à peine et depuis si peu d'instant?... Devais-je chercher à entraîner votre générosité de mon côté, intéresser votre délicatesse à me faire un sacrifice que de ma part rien ne pouvait compenser? Ah! madame, dites, était-ce possible?... La volonté du roi, l'ambition du cardinal, celle de votre famille, l'ordre de mon père, tout me condamnait, tout était contre moi!... La lutte ne présentait que des périls pour vous et les vôtres... Eussé-je triomphé de tant d'obstacles, comment, après cela, me flatter encore de vous rendre heureuse?... Le souvenir du sacrifice, qu'il vint de vous ou de moi, n'eût-il pas à tous moments inquiété, troublé, corrompu le bonheur que nous avions rêvé?... Vous m'eussiez caché vos regrets sans doute, mais moi je les aurais devinés, et alors quel éternel sujet de remords et de désespoir!... Je cédaï, je me tus, je fis ce que tout homme de cœur aurait fait. Je crus assurer votre félicité, votre gloire... Et il y a bien peu de jours encore, ... loin de vous, loin de cette cour, vous aimant toujours et toujours plus malheureux, ma souffrance n'était pas sans charme... De toutes les femmes, de toutes les reines, vous passiez pour la plus heureuse; ... le roi semblait vous aimer, ... et vous, madame, je le dis sans amertume et sans reproche, puisque ici c'est vous défendre, depuis longtemps vous m'aviez oublié: vous aimiez le roi, ... et jamais prince, j'en suis certain, n'eût une femme plus attachée à ses devoirs, ni plus tendre, ni plus dévouée que le fut toujours pour lui Anne Boleyn!...

ANNE BOLEYN *d'un ton pénétré*. — Bien!... bien, milord!...

PIERCY. — Madame, ne nous en prenons de nos malheurs ni au sort ni à nous, n'en accusons que le véritable auteur, le roi!... Son inconstance, son orgueil, sa jalousie ont tout fait. Il n'a que trop connu le fond de mon cœur, et ma présence ici n'est encore qu'un effet de sa rage!... Il veut que l'arrêt de votre mort ou de votre infamie sorte de la bouche même qui vous a tant aimée!... il veut que ce soit moi qui vous tue!...

NORFOLK. — Comte de Northumberland!

PIERCY. — Et pour comble d'infortune, sa haine n'a que trop bien calculé!... Au prix même de tout mon sang, je ne pourrais sauver vos jours sans flétrir votre gloire! C'est en vain que, surmontant ma douleur, je suis venu m'asseoir parmi vos juges, dans l'espérance de vous protéger contre leur iniquité.

NORFOLK. — Milord! qui vous donne cette audace?

PIERCY. — Le mépris de la vie, monsieur le duc!... Oui, madame, vos juges s'étaient tous vendus!... Oui, la nouvelle passion de votre bourreau, son impatience de placer votre rivale sur le trône, ont fait de votre meurtre une nécessité fatale!... Mais, madame, je sais vous comprendre et vous admirer, et je ne trahirai ni votre gloire ni la vérité!... Sir Georges Spelman, voici ce que j'ai à déclarer. Écrivez, monsieur!... Sur mon honneur, sur mon salut éternel, je jure que jamais il n'a existé de contrat entre la reine et moi; que je n'étais lié avec Sa Majesté par aucune espèce de promesse écrite ou verbale qui pût faire le moindre empêchement à son mariage avec le roi!

CATHERINE HOWARD. — O mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié d'elle!...

PIERCY. — Milord, faites appeler messieurs de Cantorbéry et d'York, ... et ici même, dans la chapelle de Saint-Pierre es liens, sur le bord de cette fosse qu'on y a préparée, je vais renouveler en présence des deux archevêques et de tous les membres du conseil ce serment: Que nul contrat, nulle promesse, nul engagement légitime ne m'a lié avec la reine!... En témoignage de ma sincérité, je me présenterai devant la table sainte, et la main sur la croix et sur l'Évangile, je recevrai Notre-Seigneur Jésus-Christ!... Milord, si ce que je dis n'est pas vrai, je veux ne jamais voir la face de Dieu!...

ANNE BOLEYN *les larmes aux yeux*. — Oh! bien!... bien, comte de Northumberland!... Merci!... mon ami, mon véritable ami, je vous avais jugé bien mal!... pardonnez-moi!

PIERCY *tombe à ses pieds le visage inondé de larmes*. — Ah! madame!...

ANNE BOLEYN *lui tend la main en fixant sur lui le regard le plus doux*. — Lord Percy!... tous les torts ne furent pas de votre côté!... Oui, oh! oui, comte de Northumberland, vous êtes un homme de cœur!

PIERCY. — O reine! ô ma souveraine et chère maîtresse! souffrez que le plus humble, le plus reconnaissant, le plus fidèle de vos sujets, vous donne cette dernière marque de son respect et de sa douleur!... Ah!



je n'ai pas la crainte de survivre longtemps à Votre Majesté!... mon arrêt, sans doute, est déjà prononcé. Mais si le châtiment pouvait se faire attendre, il est un moyen bien sûr de le hâter. Tant qu'il me restera un souffle de vie, reine, je ne cesserai de proclamer votre innocence, et de maudire vos juges et tous ceux qui vont vous immoler! (*Il se lève.*) Milords, suivez-moi!... Peuple,... la reine est innocente!... Anglais, la reine est innocente,... la reine est innocente!...

(*Les lords commissaires et sir Georges Spelman le suivent dans la plus grande agitation.*)

### Scène XII.

KINGSTON, LA VICOMTESSE DE ROCHEFORD, ANNE BOLEYN, ANNE ASKEW, CATHERINE HOWARD.

LA VICOMTESSE DE ROCHEFORD. — Madame!... masœur (*Anne Boleyn tressaille*), deux fois déjà nos prières et les supplications de lady Jeanne Seymour ont fléchi le courroux du roi,... deux fois sa clémence est venue vous chercher, vous solliciter de vivre pour votre Élisabeth,... de rendre une mère à sa fille!

ANNE ASKEW. — Le roi s'est-il imaginé que la reine rachèterait ses jours par une bassesse? Et qui a-t-il chargé de son message?... Lady Marguerite?... Une ennemie mortelle de la reine?... Celle qui l'a dénoncée? Ah! ce choix seul trahit la pensée du bienfaiteur!... Tout en recueillant le fruit de son crime, il lui serait doux de passer pour généreux!

LA VICOMTESSE DE ROCHEFORD. — Madame, la voie qui vous a été ouverte n'est pas encore fermée;... jusqu'au dernier instant, vos amis ne cesseront d'intercéder pour vous... Miss Howard, vous pouvez beaucoup; ne viendrez-vous pas joindre vos efforts aux nôtres?

ANNE ASKEW. — Quoi! te serais-tu bien flattée d'arracher cette jeune fille des bras de la reine?... de lui ôter sa dernière consolation?... Misérable!... sors!... je ne sais, à ta vue, quelle horreur me vient saisir!... Ah! si jamais tu devais être pour quoi que ce soit dans la perte de cette enfant, puisse le ciel, par un de ces coups suprêmes qui révèlent une éternelle justice, mettre à nu ta fausseté, toute la noirceur de ton âme!... Puisses-tu, dans ce même lieu, sur ce même échafaud que ta fureur a dressé pour les tiens, trouver le châtiment qui t'est dû!... Puisse la flétrissure imprimée à ton nom infirmer ton témoignage, faire éclater aux yeux les plus prévenus l'innocence de la reine, et ton opprobre venger sa mémoire outragée!... Sors, te dis-je!... ton rôle est joué!... ton deuil fini!... change bien vite de robe et de visage!... Va, va revêtir ton habit de gala!... cours à White-Hall, sous ces bosquets où ton maître soupire aux pieds de sa fiancée!... Comment ne crains-tu pas d'arriver trop tard?... Marguerite, les réjouissances sont commencées!

LA VICOMTESSE DE ROCHEFORD. — Miss Askew, je n'eus jamais la prétention de faire la théologienne, ni de lire dans l'avenir... Cet orgueil convient aux gran-

des, aux saintes prophétesses du comté de Kent!... Cependant, sans me croire possédée de l'esprit divin, j'aurais pu prédire le sort d'Élisabeth Barton,... et maintenant il me serait facile de révéler au roi quelques vérités... Chacun sait à qui attribuer l'opiniâtreté de lady Marie!... personne n'ignore qui se plaît à mettre la fille en révolte contre son père!... Tout le monde devine et sent l'approche d'un complot de longue main préparé!... Miss Anne, Anne la prophétesse, crois-moi, c'est à toi de bien considérer cet échafaud!... ou plutôt de songer au bûcher qu'on apprête!... Tu pourrais y monter avant moi!... (*Elle sort.*)

ANNE ASKEW. — J'y monterai du moins sans remords et sans peur!...

EMPIS, de l'Académie française.

(*La fin au prochain numéro.*)

## LAURETTE

### OU LE GACHET ROUGE.

La grande route d'Artois et de Flandre est longue et triste. Elle s'étend en ligne droite, sans arbres, sans fossés, dans des campagnes unies et pleines d'une boue jaune en tout temps. Au mois de mars 1815, je passai sur cette route, et je fis une rencontre que je n'ai point oubliée depuis.

J'étais seul, j'étais à cheval, j'avais un bon manteau, un casque noir, des pistolets et un grand sabre; il pleuvait à verse depuis quatre jours et quatre nuits de marche, et je me souviens que je chantais *Joconde* à pleine voix. J'étais si jeune! — La maison du roi, en 1814, avait été remplie d'enfants et de vieillards; l'Empire semblait avoir pris et tué les hommes.

Mes camarades étaient en avant, sur la route, à la suite du roi Louis XVIII; je voyais leurs manteaux blancs et leurs habits rouges, tout à l'horizon au nord; les lanciers de Bonaparte, qui surveillaient et suivaient notre retraite pas à pas, montraient de temps en temps la flamme tricolore de leurs lances à l'autre horizon. Un fer perdu avait retardé mon cheval: il était jeune et fort; je le pressai pour rejoindre mon escadron; il partit au grand trot. Je mis la main à ma ceinture, elle était assez garnie d'or; j'entendis résonner le fourreau de fer de mon sabre sur l'étrier, et je me sentis très-fier et parfaitement heureux.

Il pleuvait toujours, et je chantais toujours. Cependant je me tus bientôt, ennuyé de n'entendre que moi, et je n'entendis plus que la pluie et les pieds de mon cheval, qui pataugeaient dans les ornières. Le pavé de la route manqua; j'enfonçais, il fallut prendre le pas. Mes grandes bottes étaient enduites, en dehors, d'une



croûte épaisse de boue jaune comme de l'ocre; en dedans elles s'emplissaient de pluie. Je regardai mes épaulettes d'or toutes neuves, ma félicité et ma consolation, elles étaient hérissées par l'eau, cela m'affligea.

Mon cheval baissait la tête; je fis comme lui: je me mis à penser, et je me demandai, pour la première fois, où j'allais. Je n'en savais absolument rien; mais cela ne m'occupa pas longtemps; j'étais certain que mon escadron étant là, là aussi était mon devoir. Comme je sentais en mon cœur un calme profond et inaltérable, j'en rendis grâce à ce sentiment ineffable du devoir, et je cherchai à me l'expliquer. Voyant de près comment des fatigues inaccoutumées étaient gaiement portées par des têtes si blondes ou si blanches, comment un avenir assuré était si cavalièrement risqué par tant d'hommes de vie heureuse et mondaine, et prenant ma part de cette satisfaction miraculeuse que donne à tout homme la conviction qu'il ne se peut soustraire à nulle des dettes de l'honneur, je compris que c'était une chose plus facile et plus commune qu'on ne pense, que l'*abnégation*.

Je me demandais si l'abnégation de soi-même n'était pas un sentiment né avec nous; ce que c'était que ce besoin d'obéir et de remettre sa volonté en d'autres mains, comme une chose lourde et importune; d'où venait le bonheur secret d'être débarrassé de ce fardeau, et comment l'orgueil humain n'en était jamais révolté. Je voyais bien ce mystérieux instinct lier, de toutes parts, les peuples en de puissants faisceaux, mais je ne voyais nulle part aussi complète et aussi redoutable que dans les armées la renonciation à ses actions, à ses paroles, à ses désirs et presque à ses pensées. Je voyais partout la résistance possible et usitée, le citoyen ayant, en tous lieux, une obéissance clairvoyante et intelligente qui examine et peut s'arrêter. Je voyais même la tendre soumission de la femme finir où le mal commence à lui être ordonné, et la loi prendre sa défense; mais l'obéissance militaire, passive et active en même temps, recevant l'ordre et l'exécutant, frappant, les yeux fermés, comme le Destin antique! Je suivais dans ses conséquences possibles cette abnégation du soldat, sans retour, sans conditions, et conduisant quelquefois à des fonctions sinistres.

Je pensais ainsi en marchant au gré de mon cheval, regardant l'heure à ma montre, et voyant le chemin s'allonger toujours en ligne droite, sans un arbre et sans une maison, et couper la plaine jusqu'à l'horizon, comme une grande raie jaune sur une toile grise. Quelquefois la raie liquide se délayait dans la terre liquide qui l'entourait, et quand un jour un peu moins pâle faisait briller cette triste étendue de pays, je me voyais au milieu d'une mer bourbeuse, suivant un courant de vase et de plâtre.

En examinant avec attention cette raie jaune de la route, j'y remarquai, à un quart de lieue environ, un petit point noir qui marchait. Cela me fit plaisir, c'était quelqu'un. Je n'en détournai plus les yeux. Je vis que

ce point noir allait comme moi dans la direction de Lille, et qu'il allait en zigzag, ce qui annonçait une marche pénible. Je hâtai le pas et je gagnai du terrain sur cet objet, qui s'allongea un peu et grossit à ma vue. Je repris le trot sur un sol plus ferme et je crus reconnaître une sorte de petite voiture noire. J'avais faim, j'espérai que c'était la voiture d'une cantinière, et considérant mon pauvre cheval comme une chaloupe, je lui fis faire force de rames pour arriver à cette île fortunée, dans cette mer où il s'enfonçait jusqu'au ventre quelquefois.

A une centaine de pas, je vins à distinguer clairement une petite charrette de bois blanc, couverte de trois cercles et d'une toile cirée noire. Cela ressemblait à un petit berceau posé sur deux roues. Les roues s'embourbaient jusqu'à l'essieu; un petit mulet qui les tirait était péniblement conduit par un homme à pied qui tenait la bride. Je m'approchai de lui et le considérai attentivement.

C'était un homme d'environ cinquante ans, à moustaches blanches, fort et grand, le dos voûté à la manière des vieux officiers d'infanterie qui ont porté le sac. Il en avait l'uniforme, et l'on entrevoyait une épaulette de chef de bataillon sous un petit manteau bleu court et usé. Il avait un visage endurci, mais bon, comme à l'armée il y en a tant. Il me regarda de côté sous ses gros sourcils noirs, et tira lestement de sa charrette un fusil qu'il arma, en passant de l'autre côté de son mulet, dont il se faisait un rempart. Ayant vu sa cocarde blanche, je me contentai de montrer la manche de mon habit rouge, et il remit son fusil dans la charrette, en disant :

— Ah! c'est différent, je vous prenais pour un de ces lapins qui courent après nous. Voulez-vous boire la goutte?

— Volontiers, dis-je en m'approchant, il y a vingt-quatre heures que je n'ai bu.

Il avait à son cou une noix de coco, très-bien sculptée, arrangée en flacon, avec un goulot d'argent, et dont il semblait tirer assez de vanité. Il me la passa, et j'y bus un peu de mauvais vin blanc avec beaucoup de plaisir; je lui rendis le coco.

— A la santé du roi! dit-il en buvant, il m'a fait officier de la Légion d'honneur, il est juste que je le suive jusqu'à la frontière. Par exemple, comme je n'ai que mon épaulette pour vivre, je reprendrai mon bataillon après, c'est mon devoir.

En parlant ainsi comme à lui-même, il remit en marche son petit mulet, en disant que nous n'avions pas de temps à perdre; et comme j'étais de son avis, je me remis en chemin à deux pas de lui. Je le regardais toujours sans le questionner, n'ayant jamais aimé la bavarde indiscretion assez fréquente parmi nous.

Nous allâmes sans rien dire durant un quart de lieue environ. Comme il s'arrêtait alors pour faire reposer son pauvre petit mulet, qui me faisait peine à voir, je m'arrêtai aussi et je tâchai d'exprimer l'eau qui remplis-



sait mes bottes à l'écuycère, comme deux réservoirs où j'aurais eu les jambes trempées.

— Vos bottes commencent à vous tenir aux pieds, dit-il.

— Il y a quatre nuits que je ne les ai quittées, lui dis-je.

— Bah! dans huit jours vous n'y penserez plus, reprit-il avec sa voix enrouée; c'est quelque chose que d'être seul, allez, dans des temps comme ceux où nous vivons. Savez-vous ce que j'ai là dedans?

— Non, lui dis-je.

— C'est une femme.

Je dis : — Ah!... sans trop d'étonnement, et je me remis en marche tranquillement, au pas. Il me suivit.

— Cette mauvaise brouette-là ne m'a pas coûté bien cher, reprit-il, ni le mulet non plus; mais c'est tout ce qu'il me faut, quoique ce chemin-là soit un *ruban de queue* un peu long.

Je lui offris de monter mon cheval quand il serait fatigué, et comme je ne lui parlais que gravement et avec simplicité de son équipage, dont il craignait le ridicule, il se mit à son aise tout à coup, et, s'approchant de mon étrier, me frappa sur le genou en me disant :

— Eh bien! vous êtes un bon enfant, quoique dans les Rouges.

Je sentis, dans son accent amer, en désignant ainsi les quatre Compagnies-Rouges, combien de préventions haineuses avaient données à l'armée le luxe et les grades de ces corps d'officiers.

— Cependant, ajouta-t-il, je n'accepterai pas votre offre, vu que je ne sais pas monter à cheval, et que ce n'est pas mon affaire, à moi.

— Mais, commandant, les officiers supérieurs comme vous y sont obligés.

— Bah! une fois par an, à l'inspection, et encore sur un cheval de louage! Moi j'ai toujours été marin, et depuis fantassin; je ne connais pas l'équitation.

Il fit vingt pas en me regardant de côté de temps à autre, comme s'attendant à une question; et comme il ne venait pas un mot, il poursuivit :

— Vous n'êtes pas curieux, par exemple! cela devrait vous étonner, ce que je dis là.

— Je m'étonne bien peu, dis-je.

— Oh! cependant si je vous contais comment j'ai quitté la mer, nous verrions.

— Eh bien! repris-je, pourquoi n'essayez-vous pas? cela vous réchauffera, et cela me fera oublier que la pluie m'entre dans le dos et ne s'arrête qu'à mes talons.

Le bon chef de bataillon s'apprêta solennellement à parler, avec un plaisir d'enfant. Il rajusta sur sa tête le schako couvert de toile cirée, et il donna ce coup d'épaule que personne ne peut se représenter s'il n'a servi dans l'infanterie, ce coup d'épaule que donne le fantassin à son sac pour le hausser et alléger un moment son poids; c'est une habitude du soldat qui, lorsqu'il devient officier, devient un tic. Après ce geste con-

vulsif, il but encore un peu de vin dans son coco, donna un coup de pied d'encouragement dans le ventre du petit mulet, et commença.

— Vous saurez d'abord, mon enfant, que je suis né à Brest; j'ai commencé par être enfant de troupe, gagnant ma demi-ration et mon demi-prêt dès l'âge de neuf ans, mon père étant soldat aux gardes. Mais comme j'aimais la mer, une belle nuit, pendant que j'étais en congé à Brest, je me cachai à fond de cale d'un bâtiment marchand qui partait pour les Indes; on ne m'aperçut qu'en pleine mer, et le capitaine aima mieux me faire mousse que de me jeter à l'eau. Quand vint la révolution, j'avais fait du chemin, et j'étais à mon tour devenu capitaine d'un petit bâtiment marchand assez propre, ayant écumé la mer quinze ans. Comme l'ex-marine royale, vieille bonne marine, ma foi! se trouva tout à coup dépeuplée d'officiers, on prit des capitaines dans la marine marchande. J'avais eu quelques affaires de flibustiers que je pourrai vous dire plus tard : on me donna le commandement d'un brick de guerre nommé *le Marat*.

Le 28 fructidor 1797, je reçus ordre d'appareiller pour Cayenne. Je devais y conduire soixante soldats et un *déporté* qui restait des cent quatre-vingt-treize que la frégate *la Décade* avait pris à bord quelques jours auparavant. J'avais ordre de traiter cet individu avec ménagement, et la première lettre du Directoire en renfermait une seconde, scellée de trois cachets rouges, au milieu desquels il y en avait un démesuré. J'avais défense d'ouvrir cette lettre avant le premier degré de latitude nord, du vingt-sept au vingt-huitième de longitude, c'est-à-dire près de passer la ligne.

Cette grande lettre avait une figure toute particulière. Elle était longue, et fermée de si près que je ne pus rien lire entre les angles ni à travers l'enveloppe. Je ne suis pas superstitieux, mais elle me fit peur, cette lettre. Je la mis dans ma chambre, sous le verre d'une mauvaise petite pendule anglaise clouée au-dessus de mon lit. Ce lit-là était un vrai lit de marin, comme vous savez qu'ils sont. Mais je ne sais, moi, ce que je dis; vous avez tout au plus seize ans, vous ne pouvez pas avoir vu ça.

La chambre d'une reine ne peut pas être aussi proprement rangée que celle d'un marin, soit dit sans vouloir nous vanter. Chaque chose a sa petite place et son petit clou. Rien ne remue. Le bâtiment peut rouler tant qu'il veut sans rien déranger. Les meubles sont faits selon la forme du vaisseau et de la petite chambre qu'on a. Mon lit était un coffre. Quand on l'ouvrait, j'y couchais; quand on le fermait, c'était mon sofa et j'y fumais ma pipe. Quelquefois c'était ma table, alors on s'asseyait sur deux petits tonneaux qui étaient dans la chambre. Mon parquet était ciré et frotté comme de l'acajou, et brillant comme un bijou; un vrai miroir! Oh! c'était une jolie petite chambre! Et mon brick avait bien son prix aussi. On s'y amusait souvent d'une fière façon, et le voyage commença cette fois assez



agréablement, si ce n'était.... Mais n'anticipons pas.

Nous avions un joli vent nord-nord-ouest, et j'étais occupé à mettre cette lettre sous le verré de ma pendule, quand mon *déporté* entra dans ma chambre; il tenait par la main une belle petite de dix-sept ans environ. Lui me dit qu'il en avait dix-neuf; beau garçon, quoiqu'un peu pâle, et trop blanc pour un homme. C'était un homme cependant, et un homme qui se comporta dans l'occasion mieux que bien des anciens n'auraient fait : vous allez le voir. Il tenait sa petite femme sous le bras; elle était fraîche et gaie comme un enfant. Ils avaient l'air de deux tourtereaux. Ça me faisait plaisir à voir, moi. Je leur dis :

— Eh bien, mes enfants, vous venez faire visite au vieux capitaine; c'est gentil à vous. Je vous emmène un peu loin; mais tant mieux, nous aurons le temps de nous connaître. Je suis fâché de recevoir madame sans mon habit; mais c'est que je cloue là-haut cette grande coquaine de lettre. Si vous vouliez m'aider un peu?

Ça faisait vraiment de bons petits enfants. Le petit mari prit le marteau, et la petite femme les clous, et ils me les passaient à mesure que je les demandais; et elle me disait : *A droite! à gauche! capitaine!* tout en riant, parce que le tangage faisait balloter ma pendule. Je l'entends encore d'ici avec sa petite voix : *A gauche! à droite! capitaine!* Elle se moquait de moi. — Ah! je dis, petite méchante, je vous ferai gronder par votre mari, allez! — Alors elle lui sauta au cou et l'embrassa. Ils étaient vraiment gentils, et la connaissance se fit comme ça. Nous fûmes tout de suite bons amis.

Ce fut aussi une jolie traversée. J'eus toujours un temps fait exprès. Comme je n'avais jamais eu que des visages noirs à mon bord, je faisais venir à ma table, tous les jours, mes deux petits amoureux. Cela m'égayait. Quand nous avions mangé le biscuit et le poisson, la petite femme et son mari restaient à se regarder comme s'ils ne s'étaient jamais vus. Alors je me mettais à rire de tout mon cœur et me moquais d'eux. Ils riaient aussi avec moi. Vous auriez ri de nous voir comme trois imbéciles, ne sachant pas ce que nous avions. C'est que c'était vraiment plaisant de les voir s'aimer comme ça! Ils se trouvaient bien partout; ils trouvaient bon tout ce qu'on leur donnait. Cependant ils étaient à la ration comme nous tous; j'y ajoutais seulement un peu d'eau-de-vie suédoise quand ils dinaient avec moi, mais un petit verre, pour tenir mon rang. Ils couchaient dans un hamac, où le vaisseau les roulait comme ces deux poires que j'ai là dans mon mouchoir mouillé. Ils étaient alertes et contents. Je faisais comme vous, je ne questionnais pas. Qu'avais-je besoin de savoir leur nom et leurs affaires, moi, passeur d'eau? Je les portais de l'autre côté de la mer, comme j'aurais porté deux oiseaux de paradis.

J'avais fini, après un mois, par les regarder comme mes enfants. Tout le jour, quand je les appelais, ils venaient s'asseoir auprès de moi. Le jeune homme écrivait sur ma table, c'est-à-dire sur mon lit; et,

quand je voulais, il m'aidait à faire mon *point* : il le sut bientôt faire aussi bien que moi; j'en étais quelquefois tout interdit. La jeune femme s'asseyait sur un petit baril et se mettait à coudre.

Un jour qu'ils étaient posés comme cela, je leur dis :

— Savez-vous, mes petits amis, que nous faisons un tableau de famille comme nous voilà? Je ne veux pas vous interroger, mais probablement vous n'avez pas plus d'argent qu'il ne vous en faut, et vous êtes joliment délicats tous deux pour bêcher et piocher comme font les déportés à Cayenne. C'est un vilain pays, de tout mon cœur, je vous le dis; mais moi, qui suis une vieille peau de loup desséchée au soleil, j'y vivrais comme un seigneur. Si vous aviez, comme il me semble (sans vouloir vous interroger), tant soit peu d'amitié pour moi, je quitterais assez volontiers mon vieux brick, qui n'est qu'un sabot à présent, et je m'établirais là avec vous, si cela vous convient. Moi, je n'ai pas plus de famille qu'un chien, cela m'ennuie; vous me feriez une petite société. Je vous aiderais à bien des choses; et j'ai amassé une bonne pacotille de contrebande assez honnête, dont nous vivrions, et que je vous laisserais lorsque je viendrais à tourner l'œil, comme on dit poliment.

Ils restèrent tout ébahis à se regarder, ayant l'air de croire que je ne disais pas vrai; et la petite courut, comme elle faisait toujours, se jeter au cou de l'autre, et s'asseoir sur ses genoux, toute rouge et en pleurant. Il la serra bien fort dans ses bras, et je vis aussi des larmes dans ses yeux; il me tendit la main et devint plus pâle qu'à l'ordinaire. Elle lui parlait bas, et ses grands cheveux blonds s'en allèrent sur son épaule; son chignon s'était défait comme un câble qui se déroule tout à coup, parce qu'elle était vive comme un poisson : ces cheveux-là, si vous les aviez vus! c'était comme de l'or. Comme ils continuaient à se parler bas, le jeune homme lui baisant le front de temps en temps, et elle pleurant, cela m'impatienta.

— Eh bien! cela vous va-t-il? leur dis-je à la fin.

— Mais... mais, capitaine, vous êtes bien bon, dit le mari; mais c'est que... vous ne pouvez pas vivre avec des *déportés*, et... Il baissa les yeux.

— Moi, dis-je, je ne sais pas ce que vous avez fait pour être déporté, mais vous me direz ça un jour, ou pas du tout, si vous voulez. Vous ne m'avez pas l'air d'avoir la conscience bien lourde, et je suis bien sûr que j'en ai fait bien d'autres que vous dans ma vie, allez, pauvres innocents. Par exemple, tant que vous serez sous ma garde, je ne vous lâcherai pas, il ne faut pas vous y attendre; je vous couperais plutôt le cou comme à deux pigeons. Mais une fois l'épaulette de côté, je ne connais plus ni amiral ni rien du tout.

— C'est que, reprit-il en secouant tristement sa tête brune, quoique un peu poudrée, comme cela se faisait encore à l'époque, c'est que je crois qu'il serait dangereux pour vous, capitaine, d'avoir l'air de nous connaître. Nous riens, parce que nous sommes jeunes;



nous avons l'air heureux, parce que nous nous aimons; mais j'ai de vilains moments quand je pense à l'avenir, et je ne sais pas ce que deviendra ma pauvre Laure.

Il serra de nouveau la tête de la jeune femme sur sa poitrine.

— C'était bien là ce que je devais dire au capitaine? n'est-ce pas, mon enfant, que vous auriez dit la même chose?

Je pris ma pipe et je me levai, parce que je commençais à me sentir les yeux un peu mouillés, et que ça ne me va pas, à moi.

— Allons! allons! dis-je, ça s'éclaircira par la suite. Si le tabac incommode madame, son absence est nécessaire.

Elle se leva, le visage tout en feu et tout humide de larmes, comme un enfant qu'on a grondé.

— D'ailleurs, me dit-elle en regardant ma pendule, vous n'y pensez pas, vous autres; et la lettre!

Je sentis quelque chose qui me fit de l'effet. J'eus comme une douleur aux cheveux quand elle me dit cela.

— Pardieu! je n'y pensais plus, moi, dis-je. Ah! par exemple, voilà une belle affaire! Si nous avions passé le premier degré de latitude nord, il ne me resterait plus qu'à me jeter à l'eau. — Faut-il que j'aie du bonheur, pour que cette enfant-là m'ait rappelé la grande coquine de lettre!

Je regardai vite ma carte marine, et quand je vis que nous en avions encore pour une semaine au moins, j'eus la tête soulagée, mais pas le cœur, sans savoir pourquoi.

— C'est que le Directoire ne badine pas pour l'article obéissance! dis-je. Allons, je suis au courant cette fois-ci encore. Le temps a filé si vite que j'avais tout à fait oublié cela.

Eh bien! monsieur, nous restâmes tous trois le nez en l'air à regarder cette lettre, comme si elle allait nous parler. Ce qui me frappa beaucoup, c'est que le soleil, qui glissait par la claire-voie, éclairait le verre de la pendule et faisait paraître le grand cachet rouge, et les autres petits, comme les traits d'un visage au milieu du feu.

— Ne dirait-on pas que les yeux lui sortent de la tête? leur dis-je pour les amuser.

— Oh! mon ami, dit la jeune femme, cela ressemble à des taches de sang.

— Bah! bah! dit son mari en la prenant sous le bras, vous vous trompez, Laure; cela ressemble au billet de faire part d'un mariage. Venez vous reposer, venez; pourquoi cette lettre vous occupe-t-elle?

Ils se sauvèrent comme si un revenant les avait suivis, et montèrent sur le pont. Je restai seul avec cette grande lettre, et je me souviens qu'en fumant ma pipe je la regardais toujours, comme si ses yeux rouges avaient attaché les miens, en les humant comme font des yeux de serpent. Sa grande figure pâle, son troisième cachet, plus grand que les yeux, tout ouvert, tout béant comme une gueule de loup..., cela me mit

de mauvaise humeur; je pris mon habit et je l'accrochai à la pendule, pour ne plus voir ni l'heure ni la chienne de lettre.

J'allai achever ma pipe sur le pont. J'y restai jusqu'à la nuit.

Nous étions alors à la hauteur des îles du *Cap Vert*. *Le Marat* filait, vent en poupe, ses dix nœuds sans se gêner. La nuit était la plus belle que j'aie vue de ma vie près du tropique. La lune se levait à l'horizon, large comme un soleil; la mer la coupait en deux, et devenait toute blanche comme une nappe de neige couverte de petits diamants. Je regardais cela en fumant, assis sur mon banc. L'officier de quart et les matelots ne disaient rien et regardaient comme moi l'ombre du brick sur l'eau. J'étais content de ne rien entendre.

Le comte ALFRED DE VIGNY.

(La suite au numéro prochain.)

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL. — THÉÂTRE DES VARIÉTÉS.

Le théâtre du Palais-Royal a donné, au bénéfice de mademoiselle Céline Montaland, une représentation extraordinaire composée de trois pièces nouvelles : *une Majesté de dix ans*, vaudeville en un acte de M. Lefebvre; *la Pile de Volta*, vaudeville en un acte de MM. Siraudin et de la Rounat, et *Cerisette en prison*, vaudeville en un acte de M. Victor Mangin.

Il est vrai de dire que la première de ces trois pièces n'a pas des droits complets à la qualification de nouveauté. *Une Majesté de dix ans* a été jouée, il y a quelques années, à Lyon, au théâtre des Célestins, où son auteur, M. Lefebvre, aujourd'hui directeur du Grand-Théâtre, exerçait alors les fonctions de régisseur. L'âge de l'artiste chargé du principal rôle permettant seulement un titre plus jeune, la pièce s'appelait alors *une Majesté de sept ans*. Cette modification est la seule qu'ait subie la pièce.

Cette majesté en bas âge n'est autre que le roi Louis XV. M. Lefebvre le montre recevant ses courtisans à son lever; il prend sa leçon d'histoire, triche en lisant ses réponses sur un papier collé au dos de son précepteur et force le vieux marquis de Dangeau à lui prêter son dos pour une promenade à cheval.

À côté de ses espiègleries, nous voyons le petit roi usant de la plus belle de ses prérogatives et faisant grâce à un soldat qui a battu un officier. Ce soldat est le fiancé de la sœur de lait du roi qui a, d'ailleurs, à se reprocher d'avoir fabriqué des cocottes avec le congé accordé au militaire avant la scène qui pouvait lui coûter la vie.



La petite Montaland a joué ce rôle d'une façon ravissante. La pièce a réussi.

La pièce de MM. Siraudin et de la Rounat n'a aucun rapport avec la grande découverte qui a immortalisé le nom de Volta, et leur pile n'a pas pour agent moteur l'électricité.

M. Volta, bourgeois de la rue Bleue, a vu sa femme conversant dans la rue avec un jeune homme dont il trouve la physionomie suspecte, et il administre à celui-ci une correction qui justifie le titre de la pièce. Cette *pile* se renouvelle chaque fois que le jaloux Volta se trouve en présence de son prétendu rival; et pour donner raison au proverbe : Tel maître, tel valet, le domestique Hubert rosse aussi le pauvre garçon, que sa femme a pris sous sa protection.

Ceci recommence toutes les fois que le malheureux revient dans la maison, et il persiste à y revenir, car il n'est autre que Corentin, jeune provincial expédié à Paris du fond de la Normandie pour épouser la fille de M. Volta. Mais tout s'explique à la fin, le mariage des deux jeunes gens fait cesser le martyre du pauvre Corentin, et calme les inquiétudes de M. Volta et de son domestique.

C'est un imbroglio adroitement mené et amusant dans ses détails.

Dans *Cerisette en prison*, M. Victor Mangin, l'auteur des *Représailles*, nous met en présence d'une jeune pensionnaire indocile qu'une barbare sous-maîtresse a mise sous clef dans sa propre chambre, avec un morceau de pain et un verre d'eau pour toute provision et pour seule distraction.

Aussi la prisonnière s'amuse-t-elle pour varier ses plaisirs à faire danser les meubles, quand un œil-de-bœuf s'ouvre au bruit, et un voisin, ami de la jeunesse malheureuse, fait passer par là des tranches de pâté et des verres pleins de champagne. On se figure à quels excès se porte la jeune captive excitée par ces stimulants, et elle encourrait les châtimens les plus graves si le voisin n'était lié par des relations de très-bon voisinage avec la revêche sous-maîtresse.

La jeune bénéficiaire, Céline Montaland, a joué le rôle de la pensionnaire avec une verve et une vivacité pleines de charmes. Brasseur, dont on ne voit que la tête encadrée dans une étroite fenêtre, a fait rire à diverses reprises, et l'auteur de la pièce, M. Victor Mangin, a été cité au milieu des applaudissemens mérités de l'auditoire.

Notre honorable confrère a fait ses preuves maintenant et montré qu'à l'entente de la scène il joint les qualités d'un style clair, élégant et concis; nous espérons pouvoir bientôt l'applaudir dans un genre plus sérieux : succès oblige.

Le théâtre des Variétés a donné les *Antipodes* ou *Paris à Pékin*, vaudeville en un acte de MM. Jules Barbier et Michel Carré.

Le sujet de la pièce est très-simple. Les habitants

de Paris et ceux de Pékin, Français et Chinois, en un mot les antipodes, se rencontrent dans les mêmes sentimens d'amour ou de haine, de ruse ou de niaiserie. Sur le théâtre, le salon de M. Coquardin, brave bourgeois de Paris, n'est séparé que par une légère cloison de l'appartement de mademoiselle Mi-mi, charmante Chinoise, pupille et nièce du sieur Kan-kan, bourgeois de Pékin.

La même intrigue se joue dans les deux intérieurs.

L'oncle Coquardin est amoureux de sa nièce Minette et prétend l'épouser. Les mêmes intentions animent Kan-kan à l'endroit de sa nièce Mi-mi. Mais les deux jeunes filles, quoique séparées par tout un monde, ont la même pensée; elles n'aiment pas leur oncle et tuteur, tandis qu'elles chérissent chacune leur cousin. Qu'il s'appelle Arthur à Paris, ou Fu-thé à Pékin, le nom seul diffère, le sentiment est le même, le même esprit de ruse féminine, qui, malgré la surveillance du maître et l'espionnage des valets Ko-kin et Piquet, parvient à endormir la jalousie amoureuse des barbons et leur faire inviter chez eux, pour dîner à Paris et pour souper à Pékin, les deux amoureux des deux jeunes filles.

Les auteurs, satisfaits d'avoir poussé dans une suite de scènes amusantes l'imitation des mêmes sentimens sur deux peuples différens pour arriver aux mêmes résultats, s'arrêtent et nous laissent deviner le dénouement commun de l'aventure.

La pièce a été jouée avec beaucoup d'entrain, et elle a été vivement applaudie.

Nous avons cité les noms des auteurs, il y aurait injustice de notre part à ne pas mentionner M. Hirte, jeune compositeur, qui a parsemé le vaudeville d'airs charmans, écrits avec légèreté et élégance.

LÉOPOLD DANIEAU.

La Galerie de COSTUMES COSMOPOLITES, qui comptait déjà dix costumes russes et dix costumes turcs, vient de s'augmenter de nouveaux costumes des bords de la mer Noire, rapportés et dessinés par M. Laurens. Cet artiste continue la série de costumes de tous les pays sur lesquels se passent les événemens de la guerre actuelle. On pourra donc, à l'aide de la Galerie *cosmopolite*, voir pour ainsi dire les peuples dont il est parlé chaque jour dans toutes les feuilles publiques.

Les PETITS ALBUMS POUR RIRE, à 20 centimes, obtiennent un fort grand succès, qu'ils doivent à leur bon marché, sans doute, mais aussi à la commodité de leur format, qui en fait un agréable passe-temps pour les voyages en chemin de fer, en bateau à vapeur et en diligence. Ces petites collections de dessins comiques forment aussi de très-gentils recueils pour les soirées de la ville et de la campagne.

Paris. — Typographie PLON frères, rue Garancière, 8.